

Savoie, croyait savoir qu'à Montluel, était arrivée, trompant la vigilance des sentinelles lyonnaises, une jeune dame, d'une grande beauté, avec un cavalier. Le juif ne les avait pas vus, mais il soupçonnait les deux fugitifs d'avoir été reçus et de loger chez le gouverneur.

A cette lecture, Beaumont pâlit ; la jalousie, la haine ne lui laissent point de doute sur la sûreté de cet avis. Marianne a fui avec son préféré. Mariée ou non, elle est perdue pour lui ; bien plus, elle est hors de son pouvoir, hors de la portée de sa vengeance. Sur les terres de la maison de Savoie, elle peut braver sa fureur.

Eh bien ! c'est ce qu'il faudra expérimenter. A un cœur amoureux et jaloux, à une volonté de fer, bien des choses sont possibles. Les deux fugitifs ne sont pas si en sûreté qu'ils le pensent. Il la retrouvera et il lui reprochera sa trahison ; quant à l'autre, il ne sera pas embarrassé pour avoir un moyen de le punir.

Mais il faut hâter le siège, il faut quitter Montbrison, il faut ramener l'armée ; pour se venger, il faut être promptement à Lyon.

Beaumont s'approche de la ville. Sa témérité augmente, le feu des ennemis redouble ; il a été vu et reconnu, tous les coups des assiégés sont dirigés contre lui.

Ses soldats craignent pour ses jours, jamais il n'a exposé si fatalement sa vie. Que veut-il faire avec cet acte de témérité ?

Il a reconnu la brèche ; froidement il a vu qu'à la rigueur elle est praticable. L'ennemi ne croit pas encore à l'assaut. Il faut le surprendre ; Beaumont donne le signal.

A son geste, à sa voix, les huguenots se précipitent :